

Paranoïa et Politique

« Ces fous (?) qui nous gouvernent »

Draguignan le 14 avril 2018¹

Christian Fierens

L'âme d'un peuple. L'amour du paranoïaque

Jadis pour gouverner, on tenait le gouvernail en fonction du Réel des astres. Les astres depuis Leibnitz ont perdu leur fonction de phare. Depuis lors, à part quelques illuminés, plus personne ne se fie à l'astronomie pour gouverner.

Pour gouverner un peuple, n'importe quel phare peut maintenant servir de balise : promouvoir la prospérité de son pays au détriment des autres, redonner à son empire la place du milieu sur la terre, réarmer ses défenses pour se faire entendre de ceux qui vous méprisent, exterminer les rats susceptibles de contaminer la race des races, imposer la ligne du parti à la recherche scientifique.

Pour gouverner sa vie, n'importe quel phare peut maintenant servir de balise : jouir sans entraves, transmettre les valeurs traditionnelles, s'engager pour une cause révolutionnaire, se soumettre aux chefs qui nous gouvernent.

Le Réel des astres immobiles qui semblaient nous diriger de toute éternité est descendu dans le Réel de ces multiples îlots épars au milieu desquels nous ne pourrions qu'errer, nous faufler dans une infinie Odyssée.

Ne reste-t-il qu'une pure jouissance erratique ? Comme Ulysse, nous nous ferions attacher au grand mât phallique du navire en confiant le gouvernail à ceux qui sont supposés ne pas jouir, ceux dont nous aurions bouché les oreilles pour qu'ils ne soient pas séduits par le chant de la jouissance.

Ils sont fous ceux qui nous gouvernent. Est-ce parce qu'ils ont choisi de drôles de phares ? Ou parce qu'ils se sont laissés boucher les oreilles au chant divin des Sirènes ? Ou au contraire parce qu'ils ne pensent qu'à leur propre jouissance ? Nous sommes tout aussi fous, polarisés vers de drôles de phares, bouchés à la jouissance et cependant ne vivant et ne rêvant que de jouissance.

Le narcissisme

Avant toute question de jouissance, c'est la structure de polarisation vers un phare, vers un Idéal du moi ou vers un Surmoi qui est omniprésente.

Quand Freud introduit le narcissisme en 1914, il ne fait rien d'autre que d'introduire cette structure de polarisation. Le Moi freudien n'est en aucune façon une chose, une substance

¹ *Paranoïa et Politique, « ces fous qui nous gouvernent »*

Journée Psychiatrique du Var-Est organisée par : - le centre hospitalier de la Dracénie, - le Pôle 1 des Forums du Champ Lacanien, - l'Association de Recherche en Psychiatrie du Var.

subjective, une monade, un sac ou une entité imaginaire. Au contraire, le Moi n'est rien d'autre que son propre développement, que sa propre gouverne. Quelle est la gouverne du Moi ? Nous imaginons — nous restons dans l'imaginaire — que le Moi est d'abord un objet inerte, un golem imaginaire, qui devrait être animé ensuite par une parole créatrice et symbolique. Il n'en est rien. Le Moi trouve sa première apparition dans le mouvement de se développer, dans la gouverne comme gouverne qui précède le Moi. Et celle-ci s'explique par la tension vers un phare, vers l'Idéal promis au Moi, l'Idéal du Moi ; c'est la tension qui est première.

Le Moi se présente toujours sous la forme de cette tension ; il est toujours tout à la fois Moi et Idéal du Moi. Comment développer cette tension du Moi polarisé vers l'Idéal du Moi ? Le Moi s'imagine qu'il aurait pu être le roi du monde, *his majesty the baby*, qu'il était le Mozart qui devait déboucher sur le génie. Ce Moi idéal, situé dans un passé irrévocablement révolu, était parfait, à ceci près qu'il n'a jamais existé, hormis dans l'imaginaire. On ne peut que s'en éloigner et cet éloignement du Moi idéal passé entraîne l'irrésistible tension pour le retrouver dans un futur sous une autre forme qu'il n'atteindra jamais non plus, sous la forme de l'Idéal du Moi enrichi de toutes les expériences de satisfaction positives et de toutes les contraintes négatives qu'il aura rencontrées entretemps.

Personne n'y échappe à cette structure du Moi tendu entre son Moi idéal passé et Idéal du Moi future, ni le gouvernant, ni le gouverné, ni le maître, ni l'esclave, ni la femme, ni l'homme.

Une objection se présente : la mélancolie et la pulsion de mort dévastatrice qui l'accompagne semblent contredire l'omniprésence de cette structure freudienne du Moi. Malgré les apparences, la mélancolie confirme la structure du Moi tendu vers l'Idéal du moi. Le Moi du mélancolique est encore et toujours tendu vers un Idéal du Moi ; mais ce dernier s'est développé monstrueusement en incorporant en lui les puissances d'un mauvais objet. Le phare de l'Idéal du Moi est ainsi devenu infiniment puissant et méchant : il assaille le Moi de ses rayons assassins. C'est un véritable meurtre d'âme et l'instrument du crime se trouve dans la structure du Moi. L'arme du crime c'est l'Idéal du Moi, qui devait servir de balise pour le Moi et qui est maintenant retournée contre le Moi. La gouverne s'est retournée contre le gouvernant.

Mais avant qu'il n'y ait cette gouverne, il faudrait présupposer la matière à gouverner. Ainsi, le Moi devrait exercer son gouvernement sur le Ça. Contrairement à cette opinion, le Ça n'est pas une matière inerte qu'il faudrait diriger ou contrôler. Au contraire, le Ça fonctionne toujours déjà comme un petit moteur qui à partir de l'éloignement d'une plénitude passée qui n'a jamais existé tente de la retrouver dans un futur qu'il n'atteindra jamais. Le moteur de développement du Moi est ainsi présent dans le Ça avant même que le sujet n'apparaisse, avant même qu'il ne puisse dire « Moi, je ».

Ce petit moteur de développement du Ça et du Moi est présent chez les gouvernés aussi bien que chez les gouvernants. Comment penser la scission qui s'est faite entre les gouvernants et les gouvernés ?

Le discours du maître et la constitution d'une foule

Selon Hegel, le maître ou le gouvernant aurait risqué sa vie pour arriver à sa position où il est pleinement reconnu, tandis que l'esclave ou le gouverné aurait prudemment évité le

danger pour arriver à une position où il n'est reconnu que comme celui qui reconnaît le maître.

Contre Hegel, nous sommes loin du temps où les maîtres du monde risquaient leur vie. A part une condamnation peu probable par un tribunal international, ils ne risquent généralement pas grand-chose. Ce sont leurs administrés qui risquent à tout moment d'être virés, emprisonnés ou assassinés.

Contrairement au mythe hégélien, l'élection ou l'élévation d'un homme à la fonction suprême de gouvernant ne dépend pas du choix délibéré de celui qui accepte de prendre des risques pour accaparer le pouvoir. Il ne dépend pas non plus du choix raisonné d'électeurs qui réfléchiraient au meilleur gouvernement possible pour conduire l'humanité, la société et les intérêts de chacun à bonne fin. Tout se joue en deçà des personnes au niveau du petit moteur narcissique, celui qui va de l'éloignement de l'imaginaire d'un idéal passé parfait qui n'a jamais existé à la tension pour le retrouver sous la forme d'un Idéal futur qui ne sera jamais atteint.

Tout partirait ainsi de la scission du Moi en un Moi mal barré pour avoir perdu son Moi idéal et un Idéal du Moi qui lui sert de phare pour retrouver ce qu'il a perdu. Les gouvernés se situent du côté du Moi mal barré et les gouvernants du côté de l'Idéal phare. Ce petit moteur c'est l'âme du narcissisme, c'est en même temps l'âme du peuple. C'est en étant polarisé vers la même personne qui représente le même Idéal du Moi que tous trouvent leur cohésion. Ce mécanisme général défini par Freud dans *Psychologie des masses et scission du Moi* vaut pour toutes les foules sans exception, y compris les foules se coagulant principalement non pas autour d'un homme, mais autour d'une Idée qui vaut comme Idéal. Ceux qui sont dans l'opposition répondent encore à la même structure, ils sont encore coagulés autour de l'Idéal de renverser le tyran et d'opposer un nouvel Idéal. Structurellement, il n'y a aucune différence entre une foule construite verticalement autour d'un dictateur et une foule construite soi-disant horizontalement autour d'une idée comme la République. Chaque fois c'est l'Idéal du Moi qui sert de *Führer* (c'est le terme même de Freud dans son écrit de 1921).

Cette scission primaire entre le Moi mal barré et l'Idéal du Moi se retrouve dans la psychiatrie. Du côté du Moi mal barré, les gouvernés seraient écrasés par la figure toute-puissante de l'Idéal du Moi et la figure extrême en est la mélancolie. Du côté de l'Idéal du Moi, les gouvernants seraient magnifiés dans leur rôle de phare et la figure extrême en est la paranoïa.

Nous pouvons bien sûr taxer de folie tel gouvernant ou tel gouverné qui l'a choisi. Dans cette taxinomie, nous risquons bien de perdre la trace de ce qui cause cette soi-disant folie, à savoir le petit moteur de tout gouvernement, le moteur du narcissisme : Moi, j'aime Moi, sous forme d'Idéal du Moi.

L'amour paranoïaque

Moi, un homme, je l'aime lui un homme. Telle est la formule première à laquelle le paranoïaque est fixé. La formule n'est en rien spécifique du paranoïaque psychiatisé. C'est la formule générale du narcissisme. Elle vaut avant la scission entre gouvernants et gouvernés. Gouvernants et les gouvernés y sont nécessairement fixés.

On pense trop facilement la fixation comme essentiellement statique, comme un cadre qui encadre et un cadre cloué au mur. Il n'en est rien. La fixation est essentiellement

dynamique, fondée qu'elle est sur l'opposition de deux forces contradictoires, de même intensité et de sens contraire, dont l'une est évidente, tandis que l'autre est refoulée (c'est le mécanisme même du refoulement originaire). Ainsi la fixation narcissique — moi un homme, je l'aime lui un homme — suppose trois forces contradictoires : 1) l'amour n'existe que dans l'opposition à une haine strictement corrélative, mais qui reste refoulée, 2) Moi n'existe que dans l'opposition à Lui, qui reste refoulé et 3) l'homme n'existe que dans l'opposition strictement corrélative à la femme, qui reste refoulée. Sous la pression du refoulé, la fixation « Moi un homme, je l'aime lui un homme » est amenée à se transformer en « Lui un homme me hait » (délire de persécution), « Lui un homme l'aime elle » (délire de jalousie), « Elle une femme m'aime » (délire d'érotomanie). Le germe du moteur narcissique présent chez chacun est ainsi tout prêt à se transformer en l'une ou l'autre forme de délire paranoïaque.

Les gouvernants sont bien prémunis contre la psychiatisation de leur narcissisme ; ils n'ont pas besoin de délirer, ils sont déjà persécutés, ils sont déjà jalouxés, ils sont déjà idolâtrés. Et pourquoi les enfermer dans une mégalomanie du Moi, alors que le monde est déjà à leurs pieds ?

Si le psychiatre peut déceler une paranoïa, ce n'est pas d'abord chez ceux qui nous gouvernent, mais bien chez les gouvernés qui s'accrochent comme ils peuvent à leur amour paranoïaque fondamental en projetant leur Idéal ou leur haine sur les gouvernants.

Plus fondamentalement, cette structure est déjà là avant qu'il n'y ait des gouvernants et des gouvernés.

Il ne s'agit pas d'abord de personnes, ni de gouvernants ni de gouvernés, mais de la gouverne en tant qu'elle implique la scission du Moi et de l'Idéal du Moi. Le gouvernant n'est que le lieutenant de l'Idéal du Moi, un signifiant-maître qui semble agir, mais qui n'agit que s'il est pris comme point d'appui pour un travail toujours en devenir ; le gouvernant n'est donc pas paranoïaque en lui-même, sa soi-disant paranoïa c'est la projection d'un peuple toujours déjà plongé dans l'âme du narcissisme, toujours déjà plongé dans ce qui fait la structure de la paranoïa. Le gouverné lui-même n'est pas non plus l'origine de cette paranoïa projetée sur le gouvernant, il n'est que le lieutenant d'un Moi ou d'un Ça toujours en devenir et qui cherche un Idéal du Moi à quoi se raccrocher.

Les réalisations du discours du maître

Ne doit-on pourtant pas dire que le narcissisme de nos dirigeants est souvent « surdimensionné » ? On pourrait donc les taxer de paranoïaques. Quand nous parlons de surdimensionné, le surplus se comprend toujours par le biais du résultat acquis ou escompté, la mesure du produit national brut, la mesure de la force de frappe nucléaire ou la mesure de la popularité. Mais ce n'est pas une dimension en plus. C'est une dimension en moins ; l'Idéal du Moi se rétrécit en effet, comme une peau de chagrin, à un « Moi et pas les autres », à « une race et pas les autres », à « Moi le centre du monde et pas les autres ». Avec l'effacement de la dimension du grand Autre, nous avons affaire à un sous-dimensionnement de leur narcissisme, du moteur de développement.

Ne faut-il pas quand même juger ceux qui nous gouvernent en examinant leurs projets et leurs réalisations ? Quelles sont les productions possibles et réelles de ce gouvernement ? Si l'objet produit est complètement fou (les camps d'extermination), le gouvernant est

complètement fou. Ce diagnostic rétroactif se heurte pourtant au fait que le « complètement fou » a exactement la même structure que le petit moteur qui fait l'âme du narcissisme. C'est la banalité du narcissisme qui produit le mal le plus effroyable. Hitler ou Staline sont d'abord des individus tout à fait normaux.

Il s'agirait d'évaluer les réalisations, les produits de la gouverne, indépendamment d'une causalité psychiatrique. On pourrait le faire en mesurant le supplément de jouissance, le « plus-de-jouir » et le déficit de jouissance, le « moins-de-jouir », qui affectent les gouvernants et les gouvernés. Une telle jouissance en tant qu'elle peut être pensée, calculée, mesurée, jugée n'est rien d'autre qu'une prime de plaisir ou une déprime de plaisir, pour les uns ou pour les autres.

C'est ici seulement que la psychanalyse pourrait intervenir. Non pas comme une expertise jugeant des projets et des réalisations en fonction d'une jouissance qu'il faudrait répartir, mais comme mise en question fondamentale du fait même de la production ou de la réalisation. Quelle que soit la mesure, la prime de plaisir implique le revers de la médaille, à savoir la déprime. D'un point de vue oral, la recherche d'une pure croissance, c'est-à-dire d'un surplus alimentaire aboutit nécessairement au surplus pondéral et c'est une perte sèche. D'un point de vue anal, la recherche d'un équilibre par l'opposition de différentes forces (anales) aboutit nécessairement à une immobilisation et c'est une mort sèche. D'un point de vue scopique, la recherche d'une planification générale porteuse de toutes les richesses possibles aboutit nécessairement à une pure idéalisation sans objet, c'est une topologie sèche.

Autre chose

Quelles que soient les réalisations concrètes, la psychanalyse y entend non seulement le bonheur, mais le bonheur *en défaut*, la prime *et la déprime*. Gouverner est vraiment un métier impossible ; les réalisations sont toujours radicalement remises en question en fonction l'Idéal du Moi, qui n'en finit pas d'y déceler les impasses.

Au lieu même où l'on peut parler de narcissisme surdimensionné, on entend les différentes formes de rien qui hantent chacune des réalisations, chacun des produits du discours de la gouverne. Défaitisme sans aucun doute. Mais c'est un défaitisme sans pessimisme, car s'il s'agit de se détacher des faits *pour autre chose*.

Autre chose que d'être simplement compris dans la gouverne. Ulysse veut donner le gouvernail à d'autres pour s'ouvrir à la voix divine des Sirènes. Autre chose que la gouverne. Ce qui permettrait de tout recommencer à zéro, à partir de rien, à condition de s'appeler *outis* (personne). Non plus au service d'un gouvernement, mais avec ce qui ne sert à rien, qui ne calcule pas, ne juge pas et ne se pense absolument pas, et qui ouvre la possibilité d'inventer une nouvelle forme, encore prise dans le narcissisme, comme mouvement du développement du Ça et du Moi, mais à réinventer.

Cela suppose de sortir des faits pour s'ouvrir au rien absolu, à la jouissance épurée de tout plaisir à l'orée de tous les plaisirs. Cela donnerait enfin le vrai sens de la gouverne, non pas tel ou tel îlot de surplus alimentaire ou de fixation militaire ou de planification planétaire, mais le mouvement de parcourir et de devenir dans ce parcours en butant sur l'impossible de la gouverne.

Dans ce parcours, on trouverait une nouvelle Pénélope, une âme, pas seulement celle du peuple, et un nouvel amour, pas seulement celui du paranoïaque.